

PIERRE ASSANTE

CONCEPTS DE MOUVEMENT DE SOCIETE



- 2 LE *DEPLACEMENT* MONDIAL, DE LA *PRODUCTION*.
- 3 *CONCEPT D'EPISTEMICITE, SUITE, LA SOMME ET LE RESTE.*
- 5 *Contribution*, Le 26 octobre 2008
- 7 LE COMMUNISME, SES MOMENTS, LE MOMENT DU COMMUNISME.
- 7 CONCEPTS DE « POINT-QUANTUM » UNIVERSEL.
- 8 FRANCE
- 8 ACHAT-VENTE DE LA « FORCE DE PENSER
- 10 L' « ICI ET MAINTENANT » CONSTITUENT NOTRE ELEMENT.

LE DEPLACEMENT MONDIAL, DE LA PRODUCTION, DES ZONES DE FORTE CONSOMMATION VERS LES ZONES DE FAIBLE CONSOMMATION ET A TAUX DE PROFIT SUPERIEUR PORTE LE FETICHISME DE LA MARCHANDISE A UN PAROXYSMES QUI POSE PROBLEME AU DEVELOPPEMENT DES LUTTES ET DES SOLUTIONS A LA CRISE

Je crois que le déplacement mondial relatif mais massif, de la production et des forces productives des « biens matériels » au sens strict, des zones de forte consommation vers les zones de faible consommation et à taux de profit supérieur porte le fétichisme de la marchandise à son paroxysme. (1)

Je pense que c'est un élément important de réflexion pour l'action dans les pays « développés ».

D'autant que l'inconscient collectif dans les zones « pauvres » comme dans les zones « riches » ressurgit dans les consciences en tant qu'effet des dominations militaires, institutionnelles, issues des dominations économiques d'un passé récent d'un capitalisme « en pleine santé ».

Les zones « pauvres » de zones « riches » et leurs révoltes en témoignent aussi, inconsciemment, mais concrètement.

Et d'autant que les conquêtes sociales des pays développés se sont autant appuyées sur la lutte de classe dans ces pays que dans les possibilités ouvertes par ce développement inégal, d'autant plus inégal qu'il creusait les inégalités à partir du rapport de force créé par le développement inégal.

Et que l'inconscient et le conscient collectif des dominations seraient facteur de repliement sur ces dominations d'autant plus fort que les *échecs* de développement consécutifs à l'absence de décisions économiques radicales et de leurs corolaires « culturels », après les élections et les « alternances » éventuelles, seraient *avérés*.

C'est-à-dire seraient facteur d'un fascisme « irréaliste » dans l'état actuel de développement des forces productives après la révolution scientifique et technique, la mondialisation informationnelle de la production la distribution et la gestion, avec ses corolaires dans les institutions nationales et mondiales, mais « réaliste » dans le cours terme de la recherche de profit capitaliste en liaison avec des mesures de marché d'Etat.

La gauche et les organisations politiques et syndicales « ouvrières » butent autant sur leur « programme de Gotha » et le type d'expression et d'action qui en découle, que sur la préhension du fétichisme de la marchandise poussé à son paroxysme dans les pays de vieilles civilisations capitalistes développées. On peut même renverser la proposition analytique, c'est le fétichisme de la marchandise poussé à son paroxysme qui pousse les « programmes de Gotha » à leur paroxysme et handicape le développement des luttes sur des bases scientifiques et leur conjonction avec les « mécontents de la crise » globale qu'ils subissent.

La révolution qui consiste à poursuivre le processus humain « en santé » repose bien et plus que jamais sur le développement de la conscience de la nature sur elle-même que constitue chaque humain dans et avec l'humanité.

Courir après une pratique qui ignore cela ne peut, à terme, qu'invalider la pratique et développer toutes les dé-adhérence malsaines de la pensée à la réalité en mouvement, leur « non retour » à la réalité en mouvement, les idées « folles », les utopies « non opérationnelles », les régressions qui se prennent pour les évolutions nécessaires et qui sont le contraire de l'inventivité, y compris par les forces de progrès à leur corps défendant.

Une révolution de l'organisation du travail qui rende à l'homme producteur sa liberté créatrice, contre une division du travail aliénant et le produit de son travail et l'activité de production,
Une révolution économique qui donne les moyens d'échanges capables nécessaires à cette organisation du travail.

Une révolution politique qui rende cette révolution économique possible.

Ce sont trois mouvements de l'humanité qui ne peuvent qu'aller ensemble et leur résultante c'est bien le mouvement d'élévation continue et qualitative des capacités productives et de la conscience de la nature sur elle-même qui vont de pair.

Rien n'a été plus négatif que la difficulté d'apprendre de l'exploité lorsqu'elle a produit la haine d'apprendre et la haine contre « ceux qui savent ». Le développement inégal n'est pas inné, ni pour l'individu, ni pour une société donnée et ses composantes diverses et infinies. Le développement inégal est entretenu et multiplié par la partie dominante de la société et l'accaparement des richesses par cette partie de la société.

La haine contre ceux qui savent disparaît dès lors que le savoir est mis au service de tous, et que les savoirs de tous, tous ces savoirs-faire-et-être que tous avons souvent sans en avoir conscience, entrent en conjonction dans les luttes et le développement des solidarités objectives et subjectives.

Ethique, esthétique, révolution anthropologique tiennent aux capacités d'agir « en santé » de l'individu et de l'espèce, de l'espèce dans son « cosmos » et de guérir les maladies qui menacent ces santés.

Pierre Assante, 5 mars 2012

- (1) Il s'agit d'agir sur la réalité telle qu'elle est et telle qu'elle est perçue et vécue par la masse des êtres humains à un moment de leur histoire et en l'occurrence de la notre aujourd'hui. Il ne s'agit pas là de deux réalités mais de la réalité tout court, et de la capacité de se constituer "l'interprète conscient du processus inconscient" dans toute la mesure des limites humaines.

**CONCEPT D'EPISTEMICITE, SUITE, LA SOMME ET LE RESTE,
LIBRE COMMENTAIRE N'ENGAGEANT
QUE L'AUTEUR DE CES LIGNES, DE CE BLOG.**

Revenant sur ce que j'ai développé dans mes articles sur le **concept d'épistémicité du Professeur Yves Schwartz**, en le priant de m'excuser si je suis hors sujet, je condense en la formule qui suit ma « remarque », libre (et farfelue ?) « interprétation » dont j'assume la responsabilité personnelle, qui n'engage que moi-même : **le « reste » est dans la « somme », et la « somme » est dans le « reste »**. Ceci sur la question de l'axe de séparation des savoirs et des épistémicités comme sur tout autre mouvement humain et de la nature (1).

On ne peut pas non plus ne pas faire référence dans une telle réflexion, à **Henri Lefebvre et à Giorgio Agamben**.

Le « reste » est dans la « somme », et la « somme » est dans le « reste ». Pourtant, **il n'y a pas identité de la somme et du reste**.

Par exemple, plus le temps qui reste se rétrécit, plus il condense la somme.

Et le temps qui reste dans un processus ne limite pas le temps ni sa somme et ouvre un processus d'une autre qualité qui possède sa propre somme et son propre reste.

C'est une question de fond pour tout être humain qui n'est pas résigné aux limites (qu'il ne peut pourtant que nier, sans atteindre la négation de la négation) de son espèce et de lui-même quant aux interrogations sur notre raison d'être dans notre espace-temps sur lequel nous tentons d'élargir nos connaissances. Question de fond sans réponse mais non sans intuitions qui sont une somme immensément plus « petite » que le reste.

Le travail spéculatif, qui repose sur un élargissement scientifique continu, c'est notre seule « arme », et l'élargissement scientifique se situe, évidemment, dans ce reste et cette somme.

La spéculation, et celle-ci sans doute, peut *paraître* et être folle lorsqu'elle s'aventure loin des repères « attestés ». ***Loin ne veut pas dire sans.***

La connaissance la plus fine possible du processus nous permet de situer les éléments du processus de la façon la plus opérationnelle possible pour la résolution des questions que la vie nous pose pour poursuivre notre propre processus dans le processus général.

Les processus contiennent bien ***la continuité*** et ***les « sauts »***, au sens où l'entendait Jean Jacques Goblot pour les civilisations par exemple. La difficulté suprême de notre travail spéculatif, c'est d'une part la croyance en un unique processus repéré et donc, d'autre part, notre absence de vision des sauts de processus, notre limitation mentale d'un processus global à un processus unique, malgré la réalité d'unicité des processus. Unité des contraires et unité des processus dans le processus, et qualité différente des processus et des sauts de processus : en quelque sorte, nous ne sommes pas capable d'imaginer un processus général dans lequel le processus général apparent, qui nous apparaît, pourrait connaître lui-même des sauts qualitatifs, changer de qualité, être et devenir un processus différent et inimaginable et inimaginé.

Je ne voudrais pas par ces considérations plus qu'hasardeuses mettre en cause le sérieux des échanges que je peux avoir avec des chercheurs reconnus, dont l'œuvre est pleine de santé et de progrès ici et maintenant, et par là pleine de générosité et de solidarité et d'efficacité.

Je veux seulement repousser mes limites, ne serait-ce que par besoin et plaisir pour moi-même, dans la façon d'aborder la question des processus. Si l'on limite l'appréhension des processus aux limites de celui dans lequel nous nous mouvons, aussi ample soit-il par rapport à nos capacités d'appréhension, d'imagination, nous bornons doré et déjà l'appréhension des processus « restreints » dont nous faisons l'étude. Et nous donnons à notre concept « d'illimité » la limite d'un processus d'une qualité « donnée ».

Il y a donc une double menace sur la pensée, celle de la dé-adhérence « sans retour » et celle de la dé-adhérence apparente mais seulement apparente.

La rationalité « vraie » repose bien sur une dé-adhérence illimitée liée aux besoins ici et maintenant de survie et de développement. L'exemple flagrant de la rationalité limitée est bien contenu dans la façon d'aborder la rationalité par une classe dominante, donc limitée à des besoins « restreints » et l'exemple d'envol de la rationalité est bien donné par la lutte des classes dominées.

Et si une classe dominée en vient à ne plus résister à une rationalité restreinte imposée par une classe dominante, c'est là que le processus général est menacé d'une maladie mortelle.

Nous n'avons pas le langage nécessaire à l'analyse et la description d'une telle vision des processus. Nous ne l'aurons qu'après avoir dépassé notre vision actuelle. Le langage, s'il permet les résolutions ne peuvent naître qu'après les résolutions : sommes et restes.....

Ce type de spéculation « ne sert-il à rien ? », pour reprendre une observation qui peut lui être faite aussi bien pour le quotidien, le « pratique », que pour la recherche, la « poïesis », l'action créatrice d'avenir, de processus.

Le temps connu contient toujours la spéculation comme l'accumulation des observations et de leur mise en relation dialectique, leur synchrétisme et leur synthétisation, et cette expérience se poursuit, pratique et énigmatique....

Pierre Assante, 22 mars 2012

(1) Dans ce cas, les « savoirs » seraient la « somme » et les « épistémicités », le reste, dans le tableau du Professeur Yves Schwartz. Mais somme et reste ne sont pas un concept pour ce seul sujet, qui serait lui-même limité à un seul concept.

**Contribution, Le 26 octobre 2008,
Section du 8ème arr. de Marseille
Fédération des Bouches du Rhône**

Les transformations psychologique, politique, économique, sont des processus qui vont de pair, globalement, dans le processus de l'humanité et des entités qui la composent.

La démocratie, le socialisme, le communisme reposent sur un effort de compréhension scientifique qui ne se résigne pas aux énigmes, même si elles existent pour l'homme et font partie de sa compréhension.

Même si les superstitions religieuses ne sont plus celles du passé, elles existent encore et les superstitions « laïques » y ont souvent succédé. Il n'est qu'à voir la superstition de masse qui accompagne les jeux d'argent de masse.

L'espérance ce n'est pas la foi superstitieuse, ni la foi tout court. Et la régression du christianisme par rapport à d'autres religions est significative d'un certain recul de la rationalité dans la société et en son sein propre, contradictoirement à mon affirmation précédente. Il y a dans le christianisme une contradiction fertile. A la fois il tend à nier les processus « physiques », « matériels » avec les « miracles » (marcher sur l'eau, ressusciter les cadavres, qui sont aussi en un sens une manifestation exaspérée de l'espérance), mais aussi, il reconnaît ces processus en tant qu'éléments « physiques » de la vie : le rite principal du christianisme original, qui a donné naissance à la communion, est le partage concret, réel, du repas, le pain et le vin.

Cette croyance au miracle ET la reconnaissance des processus matériels est une contradiction fertile dans une société clanique et patriarcale qui sort des limbes d'une inconscience ou d'une conscience qui s'exprime par des mythes. Ce n'est pas le cas dans une société qui doit organiser scientifiquement sa croissance, se gérer mondialement. L'empirisme n'est qu'une étape dans la maîtrise d'un devenir, nécessaire mais insuffisante. L'empirisme lui-même, s'il se manifeste par saccades rapides est pourtant le fruit d'une longue accumulation historique qui se manifeste d'ailleurs aussi dans les religions, sinon dans leurs superstitions mais dans leur cause et effet de structuration sociale.

Cette séparation, cette dichotomie esprit/corps est une contradiction qu'il faut dépasser pour accéder à un nouveau progrès social. Ce n'est pas qu'une question théorique. Elle se manifeste dans nos comportements, des plus « élémentaires et quotidiens » à ceux qui construisent les concepts les plus complexes dans tous les domaines (social, techniques, philosophique, scientifique). C'est une dichotomie qui nous conduit aussi à séparer les domaines d'action des domaines de recherche et en conséquence d'opposer à une synthèse réelle une erreur composée.

C'est une dichotomie qui « reflète » cette réalité massive de la mondialisation informationnelle de la production : le développement massif de l'échange et du monde des marchandises qui détermine

les rapports entre les hommes, et les rapports entre les hommes sont les rapports massifs entre les choses. C'est le langage intelligible que nous parlons dont nous ne pouvons nous libérer que par le « processus matériel global de la société humaine », sur lequel nous pouvons agir mais pas avec le langage du miracle qui reste massivement le nôtre. Ne pas voir cette unité entre cette dichotomie dans la pensée et la réalité économique de notre monde c'est justement un aller-retour de cette dichotomie sur elle-même et par la même occasion, c'est rester dans des conditions d'impuissance pour changer et changer le monde en ce qu'il a besoin de changer pour survivre et se développer.

Le balancement des militants du sociétal à l'économique, de l'économique au politique est significatif de cet état de dichotomie qu'Henri Lefebvre caractérisait par le terme « structuralisme », celui de cette « école de pensée ».

On dit souvent que la réalité est plus pédagogique que tous les discours, c'est vrai et pourtant les discours font partie de la réalité et surtout ils avancent le progrès des savoirs parce qu'ils en font partie organiquement.

Les « événements financiers » ont plus fait pour un certain « retour à Marx » que tout ce qui a pu être dit dans les réunions politiques et syndicales. Et pourtant la relation entre le discours passé et l'événement fait que la conscience sur l'événement ne part pas de zéro, cas absurde dans lequel il ne se passerait rien.

La crise boursière ne veut pas dire que l'échange monétaire conçu par le capitalisme est impossible ou stérile, la réalité a démontré le contraire. Elle montre les contradictions entre ce mode de production et d'échange et le stade qu'il a atteint. D'ailleurs, dans une certaine mesure, il tend à se réguler, mais il se régule relativement (et ces régulations sont précaires et aléatoires) lorsqu'il crée les prémices d'un autre mode d'échange et de production. Si l'on observe bien les événements économico-politico-financiers, dans leur ensemble et en détail, on ne peut que constater ces prémices PAR les erreurs et les échecs du forcing des classes dominantes et de leurs équipes dirigeantes.

La richesse ou la pauvreté touchant les personnes et les classes, ce n'est pas une vision morale coupée de la science des réalités du développement « matériel » (donc aussi économique) de la société qui peuvent les résoudre. Et ces sciences sont un acquis social en développement et non une science infuse issue à partir de zéro de notre cerveau, d'un corps-soi isolé et imaginaire.

L'individualisme est lié au rapport marchand généralisé. Il est l'idéologie répressive d'une classe qui imprègne toute la société, d'un moment historique. La transformation des rapports sociaux capitalistes, c'est la création de conditions matérielles de production et d'échange qui permette de substituer les besoins « concrets » à la mesure de la valeur (voir sur cette mesure de la valeur les articles précédents). Cela ne veut pas dire que le temps de production des objets n'existera plus, mais qu'il pourra, de par la quantité et la qualité de la production des subsistances « matérielles et morales », libérer l'homme de la propriété au profit de l'usage, et l'activité être libérée du travail contraint. LIBERER L'HOMME TOUT SIMPLEMENT.

Ce en quoi le concept de processus de la démocratie avancée au socialisme et du socialisme au communisme (qui n'est d'ailleurs ni le but ni la finalité de l'humanité, mais un moment du son processus), n'étaient pas et ne sont pas des idées et des mises en politiques si mauvaises que l'on décrie tant aujourd'hui. A condition de ne pas y voir des étapes mécaniques du développement humain.

26 octobre 2008

<http://alternativeforge.net/spip.php?article1754>

LE COMMUNISME, SES MOMENTS, LE MOMENT DU COMMUNISME.

Après les moments, il nous faut atteindre **LE MOMENT**, où la lutte pour la vie de l'individu et de son espèce humaine, entre dans des conditions nécessaires à ce que, individu et espèce dépassent la contradiction mutuelle de leur survie mutuelle, dans l'activité humaine et son infinie diversité en développement complexe, au même titre que la coopération biologique d'une espèce dans sa concurrence-solidarité interne.

Le communisme qu'es aquò ? Le communisme c'est ces moments, et, **CE MOMENT**. Ce moment et sa recherche ne peuvent être étrangers à nos démarches politiques quand elles posent le problème d'une transformation sociale devenue incontournable de par la crise qui d'économique pose des questions de civilisation.

Ce qui est une chose autrement plus complexe dans une construction sociale que dans une évolution biologique car interviennent nécessités et choix.

Ces conditions nécessaires « découlent » du développement de l'individu dans l'espèce et de l'espèce en tant que développement de la conscience de la nature sur elle-même.

Le développement de l'individu dans l'espèce n'est donc pas le développement de l'individualisme, bien qu'il passe par un développement de l'individualisme qui à un moment entre (devient) en contradiction telle avec celui de l'espèce, qu'il doit être dépassé pour permettre la poursuite du développement de l'espèce.

Pour cela « il faut » que le développement des besoins biologiques ne les nie pas mais les dépasse et que le développement des capacités cognitives issues du processus du travail pour satisfaire les besoins biologiques, en tant que transformation de la nature pour produire et satisfaire les besoins humains, développent leur propre besoin de dépassement.

Mais le communisme est un processus-continuité comme toute naissance qui plonge ses racines dans les causalités antécédentes et pour l'humain dans la conscience qui est tributaire de ces causalités antécédentes, et ne peut s'en émanciper que relativement et que par des successions-continuité des transformations des causalités présentes.

Et le tout dans un temps général et un temps particulier de chaque acte à accomplir, de chaque obstacle à passer, de chaque sentiment à satisfaire.

Dans **LE MOMENT**, entre (du verbe entrer) ce qui, à origine de l'espèce humaine et de son développement biologique et social en osmose, constitue la fusion maternelle qui conserve (et est contenu) dans la séparation biologique et sociale, la même autonomie d'existence, d'expression et de sentiment de besoin et de satisfaction de besoin, nourriciel-crétif.

LE MOMENT n'est pas le but en soi, mais le moyen supérieur du développement, du processus de la conscience de la nature sur elle-même qui contient tous les mouvements (du temps) énigmatiques de notre énigme actuelle, dans notre moment historique, avec sans doute pourtant tout ce que l'on pourrait imaginer, concevoir et percevoir de l'origine et de la fin en tant qu'éléments de "la qualité et du type du cosmos accessible à nos sens et avec notre technique", alors que ni son essence ni son apparence ne nous sont accessibles.

18 mai 2012

CONCEPTS DE « POINT-QUANTUM » UNIVERSEL.

Comment se pourrait-il que tous les « points » (point ou quantum d'espace-temps et moments de l'être, y compris notre corps soi particulier bien sûr) d'un cercle-spirale (les deux à la fois) d'un processus global universel puissent être présent simultanément dans un point unique « général » ou un point particulier du processus ?

Mais quelle utilité ou non utilité d'un tel concept, qu'il soit hypothèse juste ou fausse ?

S'il s'emparait « des masses », pourrait-il devenir une idéologie de lutte en opposition au concept actuel de mouvement figé dans les lois (de toutes sortes, physiques, biologiques, sociales) dans la perception d'un moment particulier d'un point particulier de l'espace-temps.

Un tel concept rejoint-il ceux d'un Mach par exemple, combattu justement par Lénine dans « Matérialisme et empiriocriticisme », en tant qu'idéologie s'opposant à la lutte de libération des classes dominées, ou au contraire constituerait-il un dépassement du cadre de l'ici et

maintenant nécessaire à l'accomplissement de nos actes de transformation progressiste et élargissant notre vision pour traiter « de plus haut » cet ici et maintenant ?

Intuition issue d'une accumulation d'observations ontogénétique et phylogénétique et de contacts avec l'avancée des sciences ou élucubration dé-adhérente sans retour de la réalité ?

En tout cas ce peut être sujet de roman de science fiction progressiste ou réactionnaire, selon l'usage fait ?

19 mai 2012

FRANCE

Si la résultante des mouvements de la société était l'uniformisation, cela voudrait dire la fin de la capacité de choix sur la nécessité, la régression de la conscience à l'instinct, un instinct généralisé uniformisé.

Impossible de régresser ainsi, le sens de l'évolution c'est justement le « passage de l'instinct à la conscience ». Pour l'expérience historique française comme pour toute expérience historique.

Une telle régression c'est plutôt la mort des entités qui la subissent.

Mais comme l'évolution sociale se construit strate sur strate, ce n'est pas la France qui disparaît dans une assimilation mutuelle avec les autres identités constituées et mutuellement dominées entre exploiters et exploités, conquérants et conquis, c'est une sublimation des conquêtes en assimilation des droits et des échanges qu'un dominant croit empêcher à son seul profit, et la poursuite du mouvement vers le haut.

Les régressions ne peuvent être que relatives dans le mouvement de cette généralité qu'est l'humanité et dont la généralité n'est qu'une vue de l'esprit, une abstraction inopérationnelle.

Il n'y a pas de choix entre la vie et la mort, c'est l'une ou l'autre, avec ou sans résurrection sous une forme supérieure si un mouvement, une vie doit se poursuivre, pour la France comme pour toute entité constituée, en constitution permanente ?

20 mai 2012

ACHAT-VENTE DE LA « FORCE DE PENSER ».

ESTHETIQUE, ETHIQUE, DE L'ACTE DE PENSER.

PENSER POUR PROCEDER EN SANTE.

Penser, cela naît de l'échange dans la vie en commun, pour subvenir en commun, dans des entités plus ou moins larges d'activité, de travail, à nos besoins d'individus d'une espèce pensante, dans l'espèce pensante. A nos besoins « matériels et moraux » selon une expression consacrée, réductrice et pourtant la plus complète à notre disposition à ce jour.

De cette vie en commun, que reste-il dans le morcellement de l'activité par la production capitaliste généralisée, mondialisée, informationnalisée ? Celle de l'échange Argent-Marchandise-Argent généralisée.

L'échange internet est à la fois l'aboutissement de l'échange, de sa raréfaction dans sa masse gigantesque, grandissante infiniment et diminuant indéfiniment. C'est ce qu'il nous reste au-delà des conversations sans lien avec nos activités essentielles, qui parlent de tout mais surtout de rien. Dans lesquelles il nous faut « lire entre les lignes » pour y discerner ce qui grandit en qualité et ce qui meurt aussi de positif pour la santé humaine.

« Une idée devient une force matérielle lorsqu'elle s'empare des masses ».

Qui a lu Marx, ou un « équivalent » de cette pensée, sait bien que cette expression ne se suffit pas à elle-même. Une idée est toujours une force matérielle. La formule initiale s'applique au cas où cette

force matérielle devient opérationnelle pour un tas de raisons dont la première est les conditions dans laquelle elle s'exprime, c'est-à-dire dans quelle état de la réalité elle trouve résonnance.

La communication internet souffre de l'état global de la communication, l'échange A-M-A' généralisé cité ci-dessus. « L'intellectuel », porte parole officiel de la pensée vend sa pensée. Il est payé pour penser, il est dépendant du marché de la pensée, qui n'est ni indépendant ni autonome du marché général. Il ne décide pas de vendre telle ou telle pensée, sa « force de penser » est utilisée pour le marché, et c'est le marché qui décide de son achat.

Internet...Que reste-t-il de l'échange...

La force de penser, comme la force de travail « directement » productif, elle-même force de penser non dichotomisée, recherche sa dé-alienation dans l'augmentation de son prix, dans son « salaire ». Elle ne le trouvera pas ainsi, même si elle doit combattre pour son « salaire » comme étape de sa dé-alienation. Elle la trouvera dans une mise en pratique de cette force libérée du salaire, une activité libérée de son achat et de sa vente.

Paradoxalement, c'est dans le développement du marché et son dépassement que se trouve la solution à la libération des contraintes du marché, son abolition. Pour la « force de penser » comme pour l'abolition de l'aliénation de toute valeur d'usage de l'état de valeur d'échange marchand-capital, de marchandise.

L'état de libération de la force de penser se trouve en gésine avancée dans des états d'activité relativement autonome du marché. Bernard Friot en donne un exemple dans son travail sur la retraite. Il en est d'autres exemples dans l'activité hors travail salarié des salariéEs, des salariés. Et l'exemple le plus beau, car l'esthétique et l'éthique sont proprement humaines, est dans celui de l'intellectuel-le organique capable de mettre en partie son activité au service de ces embryons avancés de la force de travail autonome de l'activité relativement libre des salariés. En particulier au service mutuel de l'activité des militants communistes, sous quelle forme que ce soit, organiquement collectivement organisée (tautologie nécessaire), comme organiquement diffuse (faux paradoxe aussi nécessaire, surtout en temps d'étouffement de « l'organisation libre » par l'échange A-M-A' et son envahissement de l'organisation que s'en veut libérée).

Je voudrais souligner ici, non comme une annexe à cette réflexion, mais comme le fond de cette réflexion, la relation entre le mot « organe » et le verbe « organiser », et la fonction de l'organe dans le corps en tant que métaphore d'une fonction particulière dans une fonction générale qui fait de l'organisation un organe lui-même, comme la voix du chant est appelée organe, et comme l'échange de pensée et son organisation peut être « l'interprète conscient d'un processus inconscient » (Engels) ; dans les limites de cette espèce dont nous ne savons pas si elle possède ou peut développer suffisamment une capacité d'appréhension de son milieu pour le dépasser. En tout cas elle est un mouvement de la nature qui ne peut qu'être un mouvement de la nature et donc a « toutes ses chances sans doute possible » (autre tautologie) d'exister en tant que processus de la nature...

Mais à quoi peut bien servir une telle réflexion ? A lasser ou saturer son entourage ou à poser, comme dans chaque période de crise, les problèmes philosophiques et anthropologiques comme outils nécessaires à l'acte et aux choix humains pour poursuivre son processus en santé et sortir de ses crises de croissances successives, par de multiples transformations qualitatives qui font une transformation qualitative « généralisée »

3 février 2012

L' « ICI ET MAINTENANT » CONSTITUENT NOTRE ELEMENT, NOTRE MATIERE PREMIERE A TRANSFORMER

Dans toute action collective, à court ou à long terme, et dans toute action individuelle dans cette action collective, la constituant à corps défendant ou non, le degré de conscience anthropologique influe différemment sur le cours de cette action.

Cela se voit dans l'observation de l'histoire passée. Cela se voit moins dans l'instant de l'acte, le présent n'étant observable que sur une quantité de quanta de temps.

Même si chaque quantum contient et les traces passées et les éléments du devenir, c'est l'ici et maintenant qui constituent notre élément, notre matière première à transformer.....

Rappelons la constitution biologique de l'humain. Sans le séparer de ses autres constitutions (minérale, pensée...) et en sachant qu'elles sont l'une dans l'autre, qu'elles fonctionnent comme des organes d'un corps et même « plus », qu'elles s'interpénètrent sans frontières, à la différence apparente des organes....

Pour schématiser les fonctions en utilisant arbitrairement les fonctions « maternelle-sociale-fusionnelle » et « paternelle-sociale-séparatrice » diffuses dans tout fonctionnement social on peut observer que : **l'humain ne peut être que tiraillé entre la fusion nutritionnelle et la séparation pour la recherche de la nourriture.**

Nourriture « matérielle » et « morale ».

Mais la séparation sera toujours plus proche de l'individualisme, de l'égoïsme (non en tant que « valeurs » abstraites figées, mais en tant que mouvement de vie), paradoxalement, alors que la fusion qui semble apparemment plus proche de « l'assistanat » parasitaire est pourtant une unité active et créatrice du JE et du NOUS.

Ainsi, de la naissance à la mort, la vie est traversée par ce besoin de fusion que seule ma mort résout dans la société.

Cette mort dans laquelle s'exprime la naissance, et qui fait vagir le vieillard.....

En ce sens, la mort à laquelle nous résistons, pas seulement des autres mais de la notre propre, est le soulagement in extrémis.

Soulagement si fugace qu'il ne peut rivaliser ni avec l'amour ni avec la continuité-rupture de chaque moment de vie, qui s'expriment en quanta de temps.....évidemment et assurément....

La capacité d'approche de la mort, paradoxalement est un signe de développement anthropologique et de développement de la vie pensante en tant que développement continu et qualitatif de la conscience de la nature sur elle même....

Ce qui n'est contradictoire en rien avec le plaisir de vivre.

17 avril 2012